

LES NOUVELLES DE L'IMPRO

Le jour d'avant

écrit par Dominique Watrin – sur base du Match d'Impro du 23 février 2014

Patrick R. (j'écris « R. » parce que je ne me souviens plus de son nom) trépignait d'impatience. Il tournait machinalement entre ses doigts le petit bout de papier vierge sur lequel il avait oublié de noter le jour de rendez-vous qu'il avait peur d'oublier. Il avala une grande goulée d'air. Une peur lancinante de s'être trompé de jour le tenaillait.

Cela faisait tout juste un an que sa vie avait commencé à basculer. Il avait mené, jusqu'à ce fameux 14 février, une existence on ne peut plus normale. D'abord employé affecté au service des chemins de fer chargé de retrouver les wagons oubliés sur le réseau, il avait tout naturellement été promu pour bons et loyaux services, après vingt ans de carrière, comme chef de bureau du même service avec, à la clé, le droit de chercher les locomotives égarées plutôt que les wagons, un avancement dont il n'était pas peu fier. Son travail n'avait pas fondamentalement changé, mais retrouver des locomotives plutôt que des wagons, c'était nettement plus enivrant. Une locomotive, ça bouge par ses propres moyens et ça tire les wagons, ces voitures inertes et sans âme. En retrouver une, après des jours voire des semaines d'enquête, lui valait toujours une citation dans le carnet d'or de la revue du personnel des chemins de fer. Surtout quand le conducteur de la locomotive, égaré lui aussi, était retrouvé vivant dans son habitacle !

Tout roulait donc, comme Patrick R. le disait toujours en riant, lors de chaque pause déjeuner, à ses collègues des chemins de fer... jusqu'à ce funeste après-midi du 14 février. Ce jour-là, vers 14h32 (on est ponctuel dans les chemins de fer), il avait franchi comme d'habitude le seuil de sa maison cinq façades (il ne faut jamais oublier de compter le toit), en entrant pied gauche d'abord. Son épouse, impeccablement vêtue d'une robe à lignes (on adore les lignes dans les chemins de fer) et coiffée avec une ligne bien droite au milieu, dressait la table. Assiettes strictement alignées face à face, couverts bien droits de part et d'autre de chacune d'entre elles, tout était normal... sauf ! Oui, sauf ! C'était la première fois que Patrick R. rencontrait un sauf dans sa vie. Et ce sauf, c'était... une fleur ! Une rose rouge qui pointait dans un soliflore transparent disposé entre leurs deux assiettes.

- C'est quoi, cette rose ? Questionna Patrick R. à l'adresse de sa femme, en dirigeant vers son oreille le mégaphone avec lequel il lui parlait toujours, car il ne supportait plus d'entendre sa voix autrement que transformée par un haut-parleur, comme celles qui annonçaient l'arrivée des trains dans les gares.

Sa femme ne broncha pas. Après vingt-cinq ans de mariage, elle était sourde, à force de subir les conversations au mégaphone de son époux. Au début, cette manie de son mari l'avait un peu gênée, surtout lors de leurs ébats intimes, et le lendemain, quand elle croisait les voisins qui la félicitaient en l'appelant « Pupu » . Mais elle s'était habituée.

- C'est quoi, cette rose, Pupu ? Répéta Patrick R.

- Mais c'est la rose de Saint-Valentin... On met, chaque année, une rose sur la table, le jour de la Saint-Valentin ! Répondit son épouse.

Patrick R. s'étrangla. Il avait oublié le jour de la Saint-Valentin. C'était la première fois depuis son mariage qu'une telle mésaventure lui arrivait. Son mégaphone glissa entre ses doigts. Ce véritable séisme dans sa vie lui avait coupé la voix.

Durant les semaines et les mois qui suivirent, les signes d'oubli se multiplièrent dans l'esprit de Patrick R. Une première fois, il laissa passer l'heure du casse-croûte qu'il déballait sur son

bureau métallique, tous les jours sur le coup de 12h07, à l'arrivée du train en provenance de Liège. Puis, progressivement, il commença à oublier où se trouvaient les locomotives égarées qu'il avait retrouvées. Il se mit ensuite à oublier la signification des grands événements qui rythmaient sa vie, achetant une dinde pour célébrer la fête de Noël le 1^{er} novembre, avant de chercher vainement des chrysanthèmes pour déposer sur la tombe de ses parents le jour de la fête nationale, en été.

C'est pour mettre fin à cette lente glissade qu'il avait sollicité un rendez-vous auprès de la personne qu'il était sur le point de rencontrer. L'homme était un voyant, mais d'un registre extrêmement rare, pour ne pas écrire unique : il prédisait le passé. C'était une fameuse aubaine pour le pauvre Patrick S. (à l'instant où j'écris ces lignes, je ne sais plus si c'est « R. » ou « S. ») de pouvoir rencontrer cet être exceptionnel.

Lorsque la porte du cabinet du voyant s'ouvrit, Patrick S. fut frappé par la lumière éblouissante qui se dégageait de son antre.

- Vous êtes Patrick T. ? Articula le voyant.

(Apparemment, Patrick S. s'appelait en fait Patrick T. ; mille excuses à nos lecteurs pour ce désagrément).

Patrick T. opina du chef. Un chef de bureau opine toujours du chef.

La salle dans laquelle le voyant l'introduisit était inondée par une lumière à mi-chemin entre les faisceaux de projecteur d'un théâtre et l'éclairage d'une boîte de nuit.

Le voyant devina sa question et anticipa sa réaction, ce qui était plutôt bon signe de la part d'un voyant.

- Je reçois toujours mes clients dans cette grande salle baignée de lumière. En fait, je suis un voyant lumineux.

Patrick T. voulut sortir son mégaphone pour répondre, mais il l'avait oublié.

- Ce n'est pas grave, prenez ce micro ! Anticipa à nouveau le voyant.

- La lumière, je comprends, articula Patrick T., mais pourquoi ces gradins remplis de public ?

- Parce que ! Le coupa le voyant qui avait décidément réponse à tout.

- Oui, c'est vrai, j'aurais dû y penser ! Confessa Patrick T., penaud.

- Donc, vous venez pour connaître votre passé parce que vous souffrez d'un mal qui n'est ni une amnésie, ni la maladie d'Alzheimer, résuma le voyant.

- C'est exact ! Vous êtes très fort. Comment savez-vous tout ça ?

- Rien qu'en vous voyant, puisque je suis voyant. Et aussi parce que vous me l'avez raconté au téléphone quand vous m'avez contacté.

- Ah oui, forcément. J'avais oublié. Mais qu'est-ce qui me garantit que vous allez retrouver mon passé ? Paniqua Patrick U. (a posteriori, je pense que son nom commence par un « U »)

- Eux ! Tonna le voyant, en balayant la salle du bras.

Patrick U. balaya, lui, la salle du regard et détecta que chaque personne installée sur les gradins autour de lui tenait, sur les genoux ou entre les mains, une pantoufle brodée.

- Si mon diagnostic est mauvais ou si votre explication est lente, empruntée, voire inintéressante et vide, tout ce public n'hésitera pas à nous pantoufler, poursuivit le voyant.

- Pantoufler ?

- Oui, comme lapider, mais avec une pantoufle. Ou savater. Ou espadriller, si vous préférez. Tout est une question de modèle.

- Alors, allons-y. Intima Patrick U.

- C'est très simple. Voilà ce qui vous est arrivé. En fait, vous avez volé les deux chiens d'un cycliste que vous avez agressé. Ensuite, vous êtes rentré chez vous et vous avez tué votre femme qui vous trompait avec le voisin pendant que vous jardiniez. Complètement banal ! La

cause de cette saute d'humeur anodine remonte à votre enfance, car vous êtes né en même temps qu'un frère jumeau après une grossesse d'un an et demi. Confondant de banalité, je vous dis.

- Un an et demi ! Et l'accouchement n'a pas été trop douloureux ?

- Non, ça s'est bien déroulé. Y a juste le vélo qui a eu un peu plus de mal à passer. Mais on ne fait pas de péridurale pour si peu.

- Un vélo ?

- Oui, le vélo, c'est comme la natation, il vaut mieux apprendre très jeune.

- Et comment savez-vous tout ça ?

- Je suis le mari de l'amant de votre femme !

- Ah bon !

- Oui. Le cocufiage pour tous, ça s'appelle. Qui dit « mariage pour tous » dit évidemment « cocufiage pour tous ». Logique !

- Logique, en effet. Mais vous avez la preuve de ce que vous avancez ?

- Oui, dans ma boule de cristal.

Patrick V. (j'en suis sûr maintenant, la mémoire me revient, son nom commençait par « V ») fit le tour de la table transparente du voyant (à moins qu'il n'y eut pas de table) et examina la boule du voyant, transparente aussi (à moins qu'il n'y en eut pas non plus). Tous les passages de sa vie décrits par le voyant défilèrent à l'accélération sous ses yeux.

- Ça alors ! S'exclama Patrick V.

- Ahurissant, hein !

- Oui, je retrouve enfin ces instants si émouvants que le traumatisme m'avait fait oublier.

- C'est le but !

- Quand je raconterai ça à mes collègues des chemins de fer, ça les laissera sans voix.

Son interlocuteur n'eut pas l'occasion de lui répondre. Un énorme coup de sifflet coupa leur conversation. Un tonnerre d'applaudissements roula autour d'eux, marquant le succès du travail d'exhumation du passé. Une musique assourdissante démarra. Patrick W. (de sa vraie initiale) se dressa, fier et soulagé. Il s'approcha du voyant pour le serrer dans ses bras. Il n'en eut pas l'occasion. Le voyant lumineux venait de s'éteindre. Pour toujours ! La suite, je ne m'en souviens plus...

Dominique Watrin